

STUDIA ORIENTALIA
EDIDIT SOCIETAS ORIENTALIS FENNICA
XIV:9

TROIS PASSAGES DE L'HISTOIRE
SECRÈTE DES MONGOLS

PAR
ANTOINE MOSTAERT

HELSINKI 1950

Trois passages de l'Histoire secrète des Mongols

PAR

ANTOINE MOSTAERT

Les pages constituant la présente note ont été extraites d'un travail plus étendu qui paraîtra ultérieurement. Dans ce travail j'examine un certain nombre de passages de *l'Histoire secrète des Mongols* (1) en comparant entre elles les traductions qu'en ont publiées MM. Kozin et Haenisch ainsi que celles de feu Paul Pelliot (2), et en ajoutant à chaque fois les corrections qui à mon avis y devraient être apportées. Je tiens à faire remarquer dès maintenant qu'en formulant ces observations et en proposant ces nouvelles traductions je n'ai nullement l'intention d'amoindrir les grands mérites que, par leur oeuvre de pionnier, ces trois savants se sont acquis. Mon unique but est de contribuer à élucider ce texte difficile dont plus d'un passage exercera encore pendant longtemps la sagacité des traducteurs.

La transcription adoptée ici est celle que j'ai employée dans mes travaux antérieurs et qui est une interprétation de la transcription chinoise. Je m'en expliquerai ailleurs.

I.

§ 53. Ambaqai-qahan ayant fiancé sa fille à un Tatar et ayant eu l'imprudence de la conduire en personne à son futur mari, fut, en route, fait prisonnier par des Tatar appartenant à une autre branche que celle à laquelle il s'était allié. Ils le livrèrent à son ennemi l'Altan-qahan des Kin. Ambaqai eut encore le temps d'envoyer un homme à Qutula, fils de Qabul-qahan et à son propre fils Qada'an avec le

message suivant: *Qamuy-un qahan ulus-un ejen bolju öki-ben ö'esün hüdeküi-ben nama'ar kesedkün. Tatar irgen-e bariyda'a bi. Tabun quru'ud-ıyan kimul tamutala harban quru'ud-ıyan ha'udtala hači minu aburan soridqun.*

Voyons comment les trois traducteurs ont rendu ce passage.

KOZIN (*Sokrovennoe skazanie*, Tom I, p. 84): «Otomstite za menya, kotoryi samolično provozał svoyu doč', kak vsenarodnyj kagan i gosudar' naroda. Mstite i neustanno vozdavajte za menya ne tol'ko do toj pory, čto s pyati pal'cev nogti poteryaete, no i poka vsekh desyati pal'cev ne stanet.» «Vengez-moi, qui en personne ai conduit ma fille, en tant qu'empereur de tout le peuple et seigneur de la nation. Vengez-moi et infatigablement pour moi rendez [leur] la pareille, non seulement jusqu'à ce que les ongles des cinq doigts [vous] tombent, mais aussi jusqu'à ce que tous les dix doigts n'existent plus.»

HAENISCH (*Die geheime Geschichte der Mongolen*, 2e édit., p. 7—8): «Ich, der Herrscher über alle und der Fürst des Staates, bin, als ich meine Tochter selbst auf den Weg brachte, — nehmet euch ein warnendes Beispiel an mir! — von dem Tatar-Volk gefangen worden. Versucht ihr Rache für mich zu nehmen, und wenn ihr euch dabei von fünf Fingern die Nägel stumpf schleift und euch eure zehn Finger wegreibt!»

PELLIOT (*Histoire secrète des Mongols*, p. 128—129): «Alors que je suis le qahan de tous et le maître du peuple, comme j'allais conduire ma fille, j'ai été saisi par les Tatar; venez à mon secours, punissez-les pour moi. Jusqu'à mettre à vif les ongles de vos cinq doigts, jusqu'à user vos dix doigts, faites effort pour venger mon injure.»

Le passage qui nous occupe doit être traduit comme suit: «Gardez-vous, instruit par ce qui vient de m'arriver (m.à m. «par moi»), de conduire votre fille en personne, quand vous serez (m. à. m. «devenant») qahan de tous et seigneur de la nation, J'ai été fait prisonnier par le peuple tatar. Jusqu'à ce que les ongles de vos cinq doigts aient disparu par usure, jusqu'à ce que vos dix doigts se soient usés par frottement efforcez-vous de me venger.»

Par ces paroles Ambaqai met en garde celui des deux princes

qui lui succédera (3) et veut dire qu'un souverain ne doit pas s'exposer à la légère et faire comme les gens de condition ordinaire, qui conduisent en personne leurs filles à la demeure de leur mari, comme nous voyons Dei Sečen le faire au § 94. Il le presse en outre de le venger.

Dans notre texte *hüdeküi-ben* est complément direct de *kesedkün*. C'est ce qu'aucun des trois traducteurs ne semble avoir remarqué; de là le contresens dans leur traduction. Mais tandis que M. Haenisch a bien traduit les mots *nama'ar kesedkün*, les deux autres traducteurs se sont mépris sur leur sens, M. Kozin ayant en outre omis de traduire les mots *Tatar irgen-e bariyda'a bi*.

L'expression *nama'ar kesedkün* se rencontre aussi dans le *Čayan teüke*. Voir Žamcarano, *Mongol'skie letopisi XVII veka*, p. 76: *qayan-u jasay-tur toruysan-i uĵeged, qoyitu amitan bügüdeger maŷui nigültü namabar kesedkün* «[Vous,] gens qui viendrez après, [m']ayant vu livré à la peine édictée par le qayan, prenez tous leçon de moi, mauvais pécheur.»

II.

§ 117. Après la victoire de To'oril-qan, Temüjin et Ĵamuqa sur les Merkid, Temüjin et Ĵamuqa se rendent au Qorqonay-jubur, y renouvellent leurs serments d'amitié et se donnent des cadeaux. Temüjin offre à Ĵamuqa une ceinture d'or enlevée à Toyto'a des Merkid, et une jument bréhaigne ayant appartenu au même, tandis que Ĵamuqa présente à Temüjin une ceinture d'or enlevée à Dayir-usun. Il lui offre également un cheval qui avait appartenu au même Dayir-usun. Ce dernier fait est mentionné par le chroniqueur dans les termes suivants: *Dayir-usun-u gü ebertü ünügün čaya'an-i Temüjin-e unu'ulba*.

Cette phrase a été traduite comme suit:

KOŽIN (*op. cit.*, p. 106): «i posadil Temučžina na Dair-Usunova že konya Ebertu-ungun (Rogatyĵ žerebčik).» «et il fit monter Temüjin sur Ebertu-ungun (le jeune étalon cornu), cheval ayant appartenu au même Dair-Usun.»

HAENISCH (*op. cit.*, p. 30): «und gab dem Temudschin auch das

Pferd des Dair usun zu reiten, einen Schimmel von Aussehen wie ein gehörntes Widderlamm.»

PELLIOT (*op. cit.*, p. 153): «il fit monter par Tämüjin le cheval blanc [semblable] à un chevreau cornu qui était également de Dayirusun.»

Le cheval dont Ĵamuqa fit cadeau à Temüjin portait le nom de *ebertü ünügün caya'an*. Ce qui surprend dans la traduction que M. Kozin donne de ce nom, c'est qu'il rend le mot *ünügün* par «jeune étalon», alors qu'il est glossé par (I) *kou li kao eul* «chevreau», et qu'en outre il ne traduit pas le mot *čaya'n* «blanc». Quant aux traductions de M. Haenisch et de Pelliot, elles aussi contiennent un contresens. En effet le mot *ebertü* «cornu» ne détermine pas le mot *ünügün* «chevreau», mais se rapporte au cheval, lequel était un *ünügün čaya'an* «un [cheval] blanc couleur chevreau». La monture présentée à Temü-jin était donc un cheval dont la robe était blanche comme le pelage d'un chevreau et qui avait une «corne» (4). La traduction continue le décrit par les mots (II) *iou kio ti pe ma* «cheval blanc cornu». Il ne s'agit évidemment pas d'une vraie corne, mais d'une callosité proéminente qui s'était développée sur la partie supérieure de la tête du cheval (5). Dans le (III) *In chan tcheng iao* de (IV) *Hou Seu-houei* (6), p. 115, parmi les animaux qui présentent une anomalie ou une conformation anormale et dont il faut prendre garde de manger la chair, tels que des chevaux blancs à tête noire (V *pe ma he t'eu*), des moutons à six cornes (VI *iang liou kio*), etc., il est aussi fait mention de chevaux auxquels a poussé une corne (VII *ma cheng kio*).

Je traduis donc le texte qui nous occupe comme suit: «Le blanc couleur chevreau et qui avait une corne, lequel [cheval] était également de Dayirusun, il le donna à monter à Temüjin.»

III.

§ 130. A l'occasion d'un festin donné par Činggis, le chroniqueur raconte comment après avoir servi à boire aux principaux convives mâles, omettant les deux qatun, Qorijin et Qu'urč'in, on versa à boire aux invitées en commençant par la dame Ebegei: *Sača-beki-yin üčü'ügen eke Ebegei-yi teri'ülen*.

Voici comment ce passage a été rendu par les trois traducteurs:

KOŽIN (*op. cit.*, p. 112): «načinaya s molodoï zeny Sača-beki po imeni Ebegai». «en commençant par la jeune épouse de Sača-beki qui avait nom Ebegai».

HAENISCH (*op. cit.*, p. 37): «(Da man dann auch) Satscha bekis Nebenfrau Ebegai vor den andern (einen Krug einschenken wollte)».

PELLIOT (*op. cit.*, p. 160): «en commençant par Äbägäi, femme de second rang de Sača-bäki».

Ici c'est l'expression *üčü'ügen eke* m. à m. «petite mère» qui a fait difficulté et qui a été rendue d'une manière inexacte par les trois traducteurs. A priori il est difficile d'admettre que le terme «petite mère» ait pu être employé pour désigner une «épouse», que celle-ci fût de second rang ou la principale. On ne peut expliquer le contresens fait par les traducteurs qu'en supposant que, laissant de côté le texte mongol, ils se sont attachés exclusivement à traduire le terme chinois (VIII) *siao niang* m. à m. «petite dame» — mais aussi «petite mère» — par lequel est rendue, tant dans la traduction interlinéaire que dans la continue, l'expression *üčü'ügen eke*, et qu'en traduisant ce terme chinois ils se sont rappelés que le mot (IX) *niang tzeu* dans l'*Histoire secrète* rend le plus souvent le mongol *qatun* «dame, épouse». De là leurs traductions: «jeune épouse» (Kozin), «Nebenfrau» (Haenisch), «femme de second rang» (Pelliot). En réalité il ne peut s'agir ici d'une femme de Sača-beki, et Ebegei n'a pu être qu'une épouse de second rang de Sorqatu-Ĵürki, père de Sača-beki, ce qui explique pourquoi on l'appelle la «petite mère» de Sača-beki. Aussi voyons-nous le *Cheng ou ts'in tcheng lou* (éd. de Wang Kououwei, publiée par l'Université Ts'ing Houa, f. 17 v) et le *Iuen cheu* (éd. po na pen, Annales princ., chap. 1, f. 5 r) affirmer qu'Ebegei était la (X) *ts'eu mou* m. à m. «mère en second» de Sača-beki (7).

Il faut donc traduire le passage en question comme suit: «En commençant par Ebegei, «petite mère» de Sača-beki (= femme de second rang du père de Sača-beki)».

NOTES

¹ *Iuen tch'ao pi cheu* (1902).

² S. A. KOZIN, *Sokrovennoe skazanie*, mongol'skaya khronika 1240 g. pod nazvaniem Mongγol-un niγuča tobčiyān, Yuan'čao bi ši, mongol'skii obydennyi izbornik, Tom I, vvedenie v izučenie pamyatnika, perevod, teksty, glossarii, Moscou-Leningrad, 1941.

ERICH HAENISCH, *Die geheime Geschichte der Mongolen*, aus einer mongolischen Niederschrift des Jahres 1240 von der Insel Kode'e im Keluren-Fluss erstmalig übersetzt und erläutert. Zweite verbesserte Auflage, Leipzig, 1941.

PAUL PELLIOT, *Histoire secrète des Mongols*, restitution du texte mongol et traduction française des chapitres I à VI, Paris, 1949.

³ Son successeur fut Qutula, quatrième fils de Qabul-qahan.

⁴ M. KOZIN a confondu le mot *ünügün* «chevreau» avec *unuyan* «poulain». De même M. HAENISCH, quand, dans ses Erläuterungen, il écrit à la page 153: «Im Mongolischen heisst es» ein gehörntes Füllen», in der Glosse «wie ein Widderlamm». Das heisst doch wohl: ein Füllen mit einem Buckel auf der Stirne». Le mot *ünügün*, bien attesté au sens de «chevreau» en mongol médiéval (N. N. Poppe, *Das mongolische Sprachmaterial einer Leidener Handschrift*, p. 1258; *Mongol'skii slovar' Mukaddimat al-Adab*, p. 382 a), se retrouve en mongol écrit et aussi dans les dialectes vivants, p. ex. ord. *unuguu* «chevreau» (A. Mostaert, *Dictionnaire ordos*, p. 759 a).

⁵ Pendant mon séjour chez les Ordos j'ai eu un cheval «cornu». Il était connu parmi les *adū'īš'in* «gardiens de chevaux» sous le nom de *ewert'u džērde* «le roux cornu». Sa «corne» consistait en une excroissance calleuse cylindrique, longue de plusieurs centimètres, qu'il portait sur la tempe.

⁶ Préface de 1330; réédité en 1456 et publié en 1935 par la Commercial Press de Changhai dans le (XI) *Kouo hio ts'oung chou*.

⁷ Sorqatu-Ŷürki s'appelle dans § 49 Qutuγtu-Yürki, tandis que le nom de son fils aîné y est écrit Seče. C'est aussi cette dernière forme que donnent le *Cheng ou ts'in tcheng lou* et le *Iuen cheu* (loc. cit.) au lieu de Sača.

Qoriĵin-qatun et Qu'urč'in-qatun, que Pelliot a prises pour les épouses principales de Sača-beki (*op. cit.*, p. 160), sont en réalité celles du père de ce dernier, Qu'urč'in-qatun étant en outre la mère de Sača-beki (Voir le *Cheng ou ts'in tcheng lou* et le *Iuen cheu*, loc. cit.).

馬

兒白要頭

書

羔的正慧黑角角
叢

懸角饕思馬六生娘子母學

犛有飲忽白羊馬小娘次國

I
II
III
IV
V
VI
VII
VIII
IX
X
XI